

Dennis Nona, chantre de l'« indigénisme » australien

ARTS

Indigène des îles du détroit de Torrès, entre Australie et Papouasie, un jeune artiste, Dennis Nona, raconte, par la gravure, les mythes et légendes d'une culture maritime en danger d'extinction.

SUR UN FOND entièrement sillonné de courbes, de zigzags, de ciselures, un homme noir, un « sorcier-astronome », accompagné de cinq initiés, assis en tailleur sur deux tortues en train de s'accoupler. Ils contemplent la constellation du Pélican, grand oiseau bleu seulement visible en septembre. Mais en y regardant de plus près, ce n'est pas un, mais une dizaine de pélicans qui tournent autour de la gravure, cachés dans les innombrables zébrures qui envahissent le dessin.

Ainsi travaille Dennis Nona, un jeune artiste « indigène » de 33 ans habitant d'une des quinze îles peuplées parmi les 274 qui s'égaillent entre la province du Queensland, au nord-est de l'Australie, et la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Au nombre de 27 000, ces habitants de la mer vivent ignorés du monde. Il n'y a pas si longtemps, pourtant, c'étaient de farouches guerriers, cannibales et coupeurs de têtes. Les têtes coupées constituaient, avec les coquillages, une monnaie d'échange avec la Papouasie.

Sous l'intitulé « Australie : le jeune homme et la mer », 40 de ses eaux-fortes, linogravures et sculp-



Zugu Baw Thui - La Constellation des Sept Sœurs, linogravure, Kaidaral, 55 x 75 cm, 2003. Dennis Nona/AAPN.

tures sont aujourd'hui exposées, pour la première fois à Paris, dans le gigantesque hall de l'ambassade d'Australie*. Une exposition montée par Stéphane Jacob, spécialiste de l'art australien, avec le soutien de l'agence indigène du Queensland, Quiamea, qui a pour mission de favoriser la conservation et la connaissance de ses cultures autochtones.

Des touches délicates à la Dürer

Il y a seize ans que Dennis Nona a commencé à graver, puisant ses thèmes d'inspiration dans l'immense réservoir de la légende dorée des indigènes. Bien que christianisés, ils ont maintenu

une relation magique avec la mer et ses hôtes, le « dugong » (éléphant de mer), le requin, la raie, qui hantent leur imaginaire. A l'inverse des aborigènes, Dennis ne se fonde pas sur une seule image, fût-elle remplie de symboles. Dans un vocabulaire plastique plus proche de la Mélanésie, il raconte toute une histoire, jusqu'alors transmise oralement, en un seul tableau.

Dans ses scènes où nul centimètre ne reste vide, le fond peuplé d'une multitude de dentelures, de créneaux, de courbes ondulantes, de ciselures comparables aux scarifications corporelles pratiquées dans son île, les personnages sont noirs, élancés, bondissants, fondus

avec leurs attributs, tel ce chasseur dont le bras se termine en hache. L'animal, la nature et l'homme se métamorphosent, les couleurs – le noir, le bleu, l'ocre, parfois le vert – se fondent imperceptiblement les unes dans les autres.

Au sol, sur le granit sombre du hall, Nona a tracé ce que l'on pourrait appeler un mandala. Après s'être recueilli pour demander l'autorisation à ses ancêtres, cet homme, qui vit entre portable et ordinateur, a lentement tracé sur le sol deux rangées de sable immaculé, long chemin processionnel de dix mètres, représentant une scène d'initiation, le kwod. Un monticule surmonté d'une conque marine évoque la Loi, indispensable à la cohésion du groupe.

Nona, artiste engagé, dont les œuvres sont un manifeste identitaire de son peuple menacé, n'est encore que peu connu en France. Mais ses œuvres sont déjà exposées au Victoria and Albert Museum de Londres. Sa cote monte et son compatriote Roger Butler, conservateur des gravures australiennes à la National Gallery, n'hésite pas à en parler en ces termes : « Ces petites lignes d'une finesse incroyable, cela nous ramène vraiment aux procédés de la Renaissance allemande et de Dürer, une technique simple qui produit des images très complexes. »

ANNE-MARIE ROMERO

■ * Jusqu'au 7 juin à l'ambassade d'Australie, 4, rue Jean-Rey, 75015 Paris. Tél. : 01.40.59.33.00. Entrée libre.